

19

Lire l'histoire selon Flusser et lire Flusser

Catherine Geel

À la lecture de *Post-histoire*, l'historien se cabre, l'éditeur s'affole, le théoricien s'exclame, le polémiste sourcille, le pamphlétaire applaudit, le citoyen *gamberge*¹...

*J'ai dû essayer d'écrire ces essais, et il me faut essayer
de les publier.
Je me dois de le faire. Au nom du déchirement qui est le nôtre.
Au nom de nos expériences, au nom de notre passage.
Il nous faut essayer de reconquérir le concret, évaporé
dans les méandres de l'abstraction. Et en témoigner.
Il nous faut essayer, en dépit de tous, de médiatiser l'immédiat.*
Vilém Flusser, p.n

En vingt petits inserts, feux domestiques ni vitrés, ni vitrifiés ou vingt longs *posts* insolents et urgents, les débuts des années 1980 – peut-être plus encore que les années 1970 à la fin desquelles Vilém Flusser entame « les rédactions » de ce qui deviendra *Post-histoire* – nous apostrophent pour diverses raisons que rappelle Yves Citton dans la *postface* vivifiante et généreuse qu'il nous offre à partir de la page n. Décryptage déjà « dysfonctionnalisant » et énergique. C'est bien à cette période que la présence du *post* s'impose conceptuellement², avant que sa pratique envahisse nos vies, à grande vitesse et flux constants. Nos existences sont aujourd'hui *post*, entre industrie, modernité et vieux survivalismes, Instagram et nouveaux colonialismes... Les vies cauchemardent en *post* et s'idéalisent en d'autres *posts*. Mais titrer ce tapuscrit *post-histoire*, à cette époque, ne peut seulement renvoyer à un *zeitgeist*, pas plus que ce n'est le cas aujourd'hui pour ce texte percutant écrit en français en au moins deux versions – à partir desquelles cette édition est réalisée – par Vilém Flusser.

Pour les précautions d'usage et les usages de l'écrit proposé ici, c'est là encore au texte d'Yves Citton qu'il convient de renvoyer, où la dissection se fait précise, joyeuse et immensément conséquente. Concernant la connaissance de Flusser, c'est Anthony Masure qu'il convient de lire. Sa préface documentée

1. Employé non par effet de style, mais parce que mot « douteux » qui signifie réfléchir, mais aussi combiner, voire calculer, viendrait de *gamberger*, mot d'argot pour « compter ». Le brouillage entre réfléchir et compter nous intéresse ici.

2. Si les années 1980 voient s'imposer le *post-* en préfixe des *-ismes*, aussi bien autour des thèses d'Edward Saïd dès 1978 que de Jean-François Lyotard en 1979, comme le note Yves Citton dans la *postface*, leur diffusion continue jusqu'à Donna Haraway en 1991 ou Peter Sloterdijk en 1999, il est donc logique que dans le contexte qui est celui du texte, ces termes (post-colonialisme, post-modernité, post-humanisme...) ne soient, assez légitimement, pas utilisés par Flusser. On note par contre l'emploi de trans-humanisme (p. n) et on souligne qu'il emploie facilement le terme *post-industriel* – une quarantaine d'occurrences peuvent être relevées dans l'essai. Pour les lecteurs français, le terme s'affiche en titre de l'ouvrage d'Alain Touraine *La société post-industrielle : naissance d'une société* dès 1969, et c'est Daniel Bell qui pose l'expression dans *Vers la société post-industrielle* [*The Coming of Post-Industrial Society: A Venture in Social Forecasting*, 1973], Paris, Robert Laffont, 1999. Une polémique opposera les deux sociologues sur la paternité du terme. Apparemment, c'est bien Bell qui forge l'expression lors d'un colloque en France en 1959 et à partir de l'ouvrage *La fin des idéologies* [*The End of Ideology*, 1960], Paris, PUF, 1997. Force est de remarquer que le terme *post* s'articule donc d'abord autour des questions de structurations économiques de productions, renforçant encore la justesse de la réflexion de Flusser. Dans le cadre de l'essai on pourrait tenter le lien avec certaines logiques en théorie de l'histoire qui accordent et posent l'émergence évidente de l'étude des techniques articulées à leurs systèmes de diffusion, comme prenant parfois la relève même du fait historique. On pourrait penser par exemple à certains historiens des premières *cultural studies* tels Stuart Hall ou Edward Palmer Thompson. Bref il serait intéressant de penser les divers *post-ismes* en référence au *post-industriel* concrètement étudié.

3. Voir d'une part, dirigé par Yves Citton et Anthony Masure, l'ensemble d'articles inédits rédigés en français par Flusser, in *Multitudes*, n° 74, mars 2019, dossier « Vivre dans les programmes », et d'autre part, la traduction du français d'un texte inédit en anglais, « Le vivant et l'artificiel », in C. Geel & C. Gaillard (dir.), *French Extended Theory and the Design Field on Nature and Environment. A Reader*, Paris, T&P Publishing, 2019, chap 4. *Nature and Technology*, introduit par Anthony Masure et Océane Ragoucy.

est ici l'introduction factuelle à des travaux qu'il explore depuis quelques temps et dont il entame à peine l'exploitation³. C'est à ses premières recherches que nous devons discussions et plan d'édition, même si *Post-histoire* n'était au départ pas prévu, car nous ne connaissions pas son existence en français. Marc Partouche, par la fréquentation d'un Flusser français à partir de 1973, permet la connaissance d'un second tapuscrit.

Tous ces échanges mènent à l'édition présente. L'apparition des deux tapuscrits est un choc. Il faut éditer.

Examinons alors rapidement – ne pas empiéter sur la lecture qui vient – quelques éléments.

Le polémiste sourcille... les plus réactionnaires, les plus conservateurs ou les plus avant-gardistes ou progressistes, les plus à droite ou les plus à gauche des polémistes, croisant, superposant et hybridant leurs « spécificités », pourraient s'emparer de beaucoup d'éléments du texte. Des soirées de débats n'y suffiraient pas. Flusser, en plus de la cybernétique, empoigne tant de champs (morale, géographie humaine ou politique, économie, religion, sociologie, etc.) et tant de mouvements (des philosophies antiques à celles du xx^e siècle, marxisme institué, phénoménologie, transcendance heideggérienne, théorie critique, techno-critique, etc.) que la crudité qui saisit parfois le texte se laisse ingérer : elle est revigorante à l'aune des domaines parcourus, comme sous l'urgence, par le penseur.

Le pamphlétaire applaudit pour ces raisons exactement. Le texte fait bloc, sans jamais l'être, dérape en étant contrôlé, ellipse sans jamais éluder...

Mais on reste coi. *Post-histoire* n'est pas fait que de l'eau vitriolée du pamphlet.

J'ai dû essayer d'écrire ces essais, et il me faut essayer de les publier.

Le théoricien s'exclame car la prose incisive et inventive de Flusser s'abstrait avec bonheur de la littérature d'écrivains médiatiques ou d'universitaires – parfois les mêmes – qui doivent citer et performer la citation, reportant par obligation et convenance, parfois snobisme et souvent nécessité, les essais des derniers penseurs ou spéculant sur ceux d'avant. Nous sommes *généalogisants et archéologisés*... au-delà parfois du raisonnable. Ainsi le veut l'époque. Nous avons oublié – pas Flusser – que le Grand Siècle empruntait sans vergogne, sans

dommage et sans punition. Notre art de la mémoire est bien court, nous devons autant nous repérer, qu'être repérés, prouvant à nos pairs, accompagnant ou surplombant nos lecteurs. Quels lecteurs ? C'est souvent l'enjeu du théoricien, suivant qu'il souhaite conquérir telle ou telle place, parler à tel ou untel, gagner en audience, grandir en surface, s'élargir. Et c'est ce que court-circuite Vilém Flusser, qui parle à tous, et l'éditeur s'affole. De tant d'or dans les mains. Je n'ai pas dit *argent*. Il s'affole de bonheur pour les mêmes causes et les raisons inverses que le théoricien : le texte s'avale d'une traite, vous laisse *knock out* sur le canapé. Il ne nécessite pas de longues vérifications de noms propres, titres d'ouvrages, de contrôles de dates et de pages, *ibidem* et *op. cit.* en vacances, se laisse prendre pour lui-même, fait don de ses formules sans jamais en faire le jeu de l'ouvrage... La comparaison des deux tapuscrits en français, obtenus du Brésil pour l'un et des mains de Marc Partouche pour l'autre, fut riche d'enseignements. Rien de tel, pour se saisir d'un texte, qu'une avancée à grands pas et un rapport d'échanges et de comparaisons dans les choix. Fulgurances hors-cadre pour notre siècle car si les constats et les hypothèses de Flusser sont sans appel, parfois visionnaires au-delà du raisonnablement visionnaire, la demande qu'il adresse, celle de penser différemment, est adulte. Elle nous oblige. Et notre éditeur, un bon éditeur, s'en réjouit.

Je me dois de le faire. Au nom du déchirement qui est le nôtre. Au nom de nos expériences, au nom de notre passage.

L'historien se cabre, il est secoué ! Si l'on part d'une définition simple de l'histoire qui désigne soit la réalité historique, c'est-à-dire le passé tel qu'il a été vécu et a évolué pour l'ensemble de l'humanité, soit la connaissance de ce passé, l'on voit comme les descriptions et le déroulement de la pensée de Flusser en sont informés. Mais une autre théorie double ces raisonnements, excluant l'historien, même si c'est un événement (une catégorie reine de l'histoire) qui augure de la réflexion :

Auschwitz, à la fois pour des raisons personnelles, mais aussi pour son côté proprement impensable.

Les événements ne sont pas des choses, des objets consistants, des substances ; ils sont un découpage que nous opérons librement dans la réalité, un agrégat de processus où agissent et pâissent des substances en interaction, hommes et choses. Les événements n'ont pas d'unité naturelle ; on ne peut, comme le bon cuisinier du *Phèdre*, les découper selon leurs articulations véritables, car ils n'en ont pas⁴.

Flusser affirme le contraire, défiant d'entrée de jeu l'historien. Auschwitz n'est pas seulement un événement. Ce n'est pas non plus, seulement, l'articulation qui organiserait un avant et un après/*post*. C'est le lieu même de la démonstration, le premier aboutissement possible et réalisé de la civilisation occidentale. La post-histoire classique dans l'ordre des philosophies de l'histoire – et des fins de l'histoire – tente toujours de parer à la notion de catastrophe, en cherchant à expliquer en quoi s'y référer soutient et « évade » le sentiment de notre finitude d'homme. Comme une façon de la neutraliser. L'on n'est ni du côté de Günther Anders, où la catastrophe (en particulier nucléaire ou écologique) est un mode qui permet de mieux lutter contre elle, alors même que les jeux sont faits, ni de Hobbes qui soutient que les discours catastrophiques (une crainte apocalyptique se rapportant à notre ontologie même) sont utilisés pour mettre en jeu une rhétorique de la peur au service d'un pouvoir mais cachent en fait la peur des autres... Chez Flusser, il y a au premier abord, une inversion hégélienne : il ne s'agit plus de l'Esprit, « l'idée est en vérité ce qui mène les peuples et le monde, et c'est l'Esprit, sa volonté raisonnable et nécessaire qui a guidé et continue de guider les événements du monde⁵ », mais des programmes-avec-quoi-les-jeux-sont-faits et leur conjonction possible avec une décision personnelle (et non pas individuelle) de l'homme.

Il est dès lors dans une position originale : comme Arendt, il accuse l'histoire « si elle devient une catégorie de la raison, [...] à partir du moment où l'on considère qu'elle est fabriquée par les hommes, à la manière d'un artifice tech-

4. Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1971, p. 57.

5. Georg W. Hegel, *La raison dans l'histoire, introduction à la philosophie de l'histoire* [1965], trad. K. Papaïoannou, Paris, Plon, « 10/18 », 1979, p. 39.

6. Citée par Michaël Foessel, *Après la fin du monde. Critique de la raison apocalyptique*, Paris, Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 2012, p. 140.

7. Voir Catherine Geel, *Design et Display, une autre histoire des expositions*, Paris, T&P Publishing, 2019. Chap. *Displays* théoriques.

8. Alfred Jules Ayer, philosophe logicien, les aide par ailleurs à définir un cadre de pensée pour les séries de séminaires.

nique dont on maîtrise d'autant mieux les ressorts qu'on en a préalablement établi le plan⁶, mais trempe sa plume dans le cambouis historique concret et peuplé. Il exemplarise aussi, désigne, énumère, localise, propose.

Il nous faut essayer de reconquérir le concret, évaporé dans les méandres de l'abstraction. Et en témoigner.

En 1956, l'artiste Richard Hamilton, l'historien du design Reynier Banham, le critique d'art Lawrence Alloway, les architectes Alison et Peter Smithson, membres de l'Independent Group, exposaient avec d'autres à la Whitechapel Gallery (Londres).

Dans cette exposition « This is Tomorrow », ils utilisaient les conclusions ou les constats qu'ils avaient pu faire à partir des séminaires et des *displays* qu'ils avaient réalisés principalement à l'Institute for Contemporary Art entre 1952 et 1954 à partir de recherches autour de la culture populaire, le design, les procédés techniques, les découvertes scientifiques⁷. Ils réalisaient ce que le monde de l'art allait par la suite appeler installation, mais s'apparentait plutôt à un vaste dispositif : son, images reproduites, sculptures agencées, mais surtout référencements souterrains et précis de mass-médias, films, revues souvent américaines, milliers d'images de circulation industrielle auscultées. Les séminaires permettaient de recevoir ingénieurs, scientifiques, chercheurs de tous poils avec des sujets aussi variés que la logique positiviste⁸, les développements techniques de l'hélicoptère, la question de la computation et du codage, l'unicité des protéines (vous avez

9. Les *Bunk prints* de 1972 d'Eduardo Paolozzi par exemple faisaient à l'origine partie du groupe de pièces proposées pour le premier séminaire. Elles sont aujourd'hui citées comme les premiers exemples d'œuvres du British Pop Art, voire du Pop Art, in Anne Massey, *The Independent Group. Modernism and Mass Culture in Britain, 1945-1959*, Manchester, Manchester University Press, 1995, p. 46.

bien lu) ou la créativité du cerveau. Pendant ces séances de communications et de débats, il était d'usage que les membres de l'Independent Group présentent des œuvres faites spécifiquement⁹, qui permettaient d'ouvrir un certain nombre de questions et de débats. Ces discussions ne seront ni retranscrites, ni diffusées, mais « infusent » quand ses jeunes membres commencent à écrire dans un certain nombre de revues et prennent surtout la « forme » insolente du premier pop britannique. « This is Tomorrow », derrière une position antiacadémique, est l'aboutissement d'une opération nécessaire de recueil de données d'une époque pour la comprendre et la détourner. Certaines modalités mises en place par l'Independent Group et la conjonction entre l'art et les sujets qui intéressent ses jeunes membres renvoient à des éléments examinés par Flusser dans la dernière partie de l'ouvrage.

Il nous faut essayer, en dépit de tous, de médiatiser l'immédiat.

Nous pouvons dire ici que *Post* est aujourd'hui. *Post-histoire* n'est pas un ouvrage d'histoire, c'est un livre avec l'histoire. Ce n'est pas une pensée faite d'agencements, c'est une réflexion avec les agencements... Vilém Flusser ne nous donne pas seulement le mode d'emploi de son ouvrage, mais bien celui, railleur, d'un dispositif opaque qui comprend appareils (artefacts, environnements) et catégories (connaissances et culture) dont nous n'arrivons plus tellement à établir clairement les liaisons : notre époque, au sein de laquelle il s'agit de vivre pleinement et avec discernement. Vilém Flusser le fait avec une originalité qui ne mâche pas ses mots et avec une acidité tonique rare qui s'affranchit des précautions de circonstances.